

Du malêtre contemporain à une clinique des configurations psychiques

« Le malêtre nous dit autre chose que le malaise : que désormais nous sommes en train de vivre un ébranlement qui atteint plus radicalement notre possibilité d'être au monde avec les autres et d'exister pour notre propre fin ; cet ébranlement interroge les dimensions écologiques et anthropologiques de ces mutations. L'être défaille avec ce qui le soutien ». René Kaës, Le malêtre, 2012

I. Transformations sociales et psychisme individuel

Chaque époque produit ses formes spécifiques d'aliénation. Notre aliénation occidentale contemporaine peut être envisagée à partir d'un *trépied accélération, dissémination, inintelligibilité*. La particularité de cette aliénation réside en ce que ses effets en renforcent les mécanismes de production dans une boucle auto-entretenu.

A. L'accélération

Je me réfère en particulier aux travaux de Harmut Rosa (2010), philosophe s'inscrivant dans la lignée de l'École de Francfort¹, et du sociologue Zygmunt Bauman (2005), qui parle de la « *société liquide* » où la « *roue des hamsters* » (2010) est devenue le modèle de vie habituel requis pour « exister » socialement.

L'aliénation de l'accélération est liée à une combinaison redoutable qui soumet la rapidité exponentielle des évolutions technologiques

¹ Travaux dont j'ai repris quelques points forts dans un article précédent (Matot, 2013)

aux impératifs productivistes du capitalisme financier – dont l'idéologie consumériste est une composante centrale.

L'accélération des évolutions technologiques et de leur rythme

Elle modifie considérablement notre rapport à l'information et à la communication : la permanence et l'étendue des connexions internet induit une tendance à l'immédiateté (moins de médiations, de filtres, de secondarisation, de tiers, de mise en liens, en sens et en perspective, de soutien de la capacité critique de discerner le vrai du faux, affectant évidemment l'intelligibilité du monde) ; les technologies de la communication (e-mails, téléphones mobiles, applications « gratuites » qui poussent à une connexion permanente) induisent un écrasement de la temporalité qui suscite un sentiment de perpétuelle urgence, affectant notre capacité à métaboliser, à transformer les microtraumatismes de la vie qui s'accumulent ; s'y ajoute une tendance à la désorganisation des rythmes (repas / travail /loisirs / repos, veille / sommeil) et à l'interpénétration des espaces (privé/loisirs/travail).

La pensée de l'accélération est ainsi une pensée de l'immédiat et du futur proche, au détriment du déploiement du présent, de l'intégration du présent au passé, et de la vision d'un à-venir à construire et non à subir ; l'accélération tend à réduire la dimension processuelle de l'élaboration, de la réflexion, au profit de fonctionnements opératoires stimulus – réponse, ou de fonctionnements intuitifs, qui ont en commun de favoriser l'immédiateté, le court terme, la fragmentation de l'attention, au détriment des fonctions d'analyse, de synthèse et d'organisation secondarisée de la pensée. L'accélération augmente la passivation et diminue de ce fait la capacité d'appropriation du monde : la désobjectivation suscite en réponse l'agitation désordonnée, la désorganisation, la confusion.

La captation des évolutions technologiques au service de l'aliénation économique

L'aliénation économique n'est certes pas nouvelle. Mais ses formes actuelles méritent d'être soulignées. L'économie ne repose plus sur la pérennité ni sur le développement des outils de production, mais sur la sélection des investissements les plus rentables à court terme dans la valorisation boursière ; l'activité humaine tend à être déconnectée de l'action de l'homme, de son espace de vie et de sa temporalité, pour dépendre de flux financiers virtuels.

La mondialisation éloigne les centres décisionnels des lieux de production, réduit considérablement la marge de régulation des

pouvoirs publics, et met en concurrence des systèmes sociaux très inégalitaires .

La robotisation du travail est entrée dans une ère nouvelle avec la révolution numérique.

La globalisation économique utilise le mythe de l'autonomie pour installer comme valeur centrale la « liberté » de chacun de gérer sa propre aliénation ; elle promeut l'efficacité dans la productivité : il s'agit de faire davantage de choses en moins de temps, avec une tendance forte à l'automatisation et une pression sur la temporalité individuelle.

Ces facteurs, évidemment non exhaustifs, contribuent à l'exacerbation d'une concurrence généralisée produisant trois catégories d'individus face au travail et à la consommation : les inadaptés, qui sont relégués dans les marges de nos sociétés ; les hyperadaptés, qui « *maîtrisent l'art de la vie liquide* » (Bauman, 2005), ont l'illusion de mener plusieurs vies en une (modalité moderne des fantasmes d'immortalité), et gravissent les échelons ; et la masse de ceux qui oscillent entre les deux premières catégories, luttant pour ne pas tomber dans la première ou pour accéder à la seconde. Un des critères qui différencient ces catégories est la temporalité : alors que les inadaptés se retrouvent « hors temps » social, et que les « hyperadaptés » construisent leur existence en phase avec une accélération « syntone » à leur fonctionnement individuel et social, la masse des individus « intermédiaires » s'épuise à concilier une accélération dans laquelle ils sont pris, avec une temporalité processuelle ancrée dans des modes de vie « traditionnels ». Comme l'écrit Bauman (2005), « *le véritable enjeu de la course consiste à être sauvé (temporairement) de la relégation dans les rangs des détruits, et à éviter d'être jeté aux ordures. Or, la compétition se faisant globale, la course doit à présent se disputer sur une piste globale* ». Bauman (2005) souligne que si le consumérisme exige que les objets matériels soient rapidement remplacés, parce qu'ils ne sont plus réparés ou sont déclarés dépassés, il en va de même des êtres humains dès lors qu'ils ne soutiennent pas l'exigence de changer constamment leurs fonctionnements dans l'exigence d'un mouvement perpétuel. « *Le déchet est le produit de base ... de la société de consommation moderne liquide* » remarque-t-il.

B. La dissémination

Je rassemble sous ce terme de dissémination tout ce qui relève d'une localisation de parts de soi dans des espaces vécus comme « non soi ». Cette dissémination est constitutive de l'humain, mais elle reste le plus souvent non pensée comme telle, voire tout à fait inconsciente. La culture occidentale, fondée sur la séparation de l'objet et du sujet, laisse particulièrement peu de place à l'élaboration de cette dissémination.

La clinique des psychoses montre les défenses drastiques qui sont mises en œuvre lorsque cette dissémination apparaît au sujet comme mettant en danger la cohérence de son sentiment d'exister.

Or, les évolutions de nos sociétés nous contraignent à prendre de plus en plus en compte cette dissémination inhérente à la condition humaine. Ceci est dû à plusieurs facteurs.

Les appartenances groupales et les références identitaires se complexifient, se relativisent et s'estompent

Cette complexification est notamment liée aux évolutions technologiques déjà pointées qui modifient considérablement les repères spatio-temporels (ce qui est lointain se rapproche, ce qui est proche s'éloigne, comme on le voit avec l'évolution des moyens de transports favorisant les connexions lointaines au détriment des réseaux locaux) mais tendent aussi à une uniformisation, du fait de la globalisation. L'individualisation extrême qui l'accompagne (p.ex. *via* les algorithmes qui sélectionnent automatiquement l'information diffusée en fonction de « profils » de consommateurs) renforce à la fois les croyances individuelles et la construction de groupes virtuels reposant sur des identités numériques et non sur une réalité vécue partagée. La généralisation du modèle consumérisme-maximalisation des profits, centrée sur le court terme et sur la soumission des instances démocratiques aux oligarchies financières (*via* les « lois » d'une croissance basée sur la consommation) bouleverse notamment l'organisation du travail (« ubérisation ») dans le sens d'une « liberté » qui s'accompagne d'une précarisation et d'une mise en concurrence de chaque individu avec tous les autres sous prétexte de l'intérêt du « consommateur ». L'adaptation des individus à l'instabilité est valorisée, la mobilité individuelle au détriment de l'enracinement (avec une fragilisation des enveloppes de proximité et une dilution des espaces d'appartenance), le temporaire au détriment du pérenne. L'augmentation de la mixité culturelle, les migrations, les déplacements (appelés à s'accroître du fait des changements climatiques et de l'accroissement des inégalités) accentuent le sentiment d'étrangeté et de désappropriation des espaces du Soi,

tandis que la course à l'adaptation des normes et des valeurs aux évolutions technologiques, conduisant à un élargissement des « possibles » qui sont mis en œuvre avant même qu'une évolution des mentalités les rende intégrables à la culture, contribue à augmenter le degré d'incertitude, d'imprévisibilité, de fragilité, de vulnérabilité, d'intranquillité (Pessoa) qui accompagnent les évolutions de la plupart des sociétés humaines.

Des parts de soi de plus en plus importantes échappent à une localisation tempo-spatiale définie et matérielle de notre être

Dans un ouvrage récent, M. Benasayag (2015) considère que les souffrances psychiques de l'homme « post-moderne » relèvent d'une perte de « *contact avec les couches profondes qui structurent notre être, en même temps que celui des autres* », générant les sentiments de solitude et d'impuissance. Elles expriment la « *destruction de l'intériorité, (la) négation de toute fragilité* » qui accompagne le développement « modulaire » imposé par les normes de productivité du capitalisme financier mondialisé : « *la post-modernité nomme intelligence le fait de se désintégrer suffisamment pour pouvoir se mouler dans l' « exosquelette » de l'entreprise : est dit intelligent celui qui est capable de jouer à cache-cache avec lui-même au point de se perdre* ». Ce qui est en question est pour cet auteur une « *dislocation de l'unité biologique et psychique* » de l'individu s'accompagnant d'une structuration de ces « fonctionnements » individuels clivés au service des « macro-organismes économiques et productifs » réalisant à leur profit une « capture globale du vivant ». Rejoignant la vision d'une unité profonde de l'homme et de son enveloppe technologique théorisée par André Leroi-Gourhan, Benasayag pointe l'impasse d'une représentation « humaniste » de la technique, qui passe à côté de la véritable nature du rapport entre l'homme et son milieu.

Les religions animistes qui se fondaient sur une continuité entre l'inanimé, l'animal et l'humain ont été évacuées de la conscience occidentale moderne, et l'enveloppe technique des groupes humains (notion introduite par A. Leroi-Gourhan, 1945) n'a pas été suffisamment reconnue comme lieu de dépôt de parts de l'identité de chaque individu humain, au même titre que la nature ou les autres êtres vivants. De ce fait, nous manquons de modèles scientifiques et de croyances partagées pour intégrer les transformations radicales liées aux bouleversements technologiques .

Aujourd'hui, les prothèses techniques de notre mémoire, de nos processus d'apprentissage, de notre communication, de notre

identité, se sont extraordinairement développées. Lorsque notre ordinateur ou notre téléphone portable tombent en panne, notre faculté d'agir se trouve gravement menacée, mettant en évidence notre dépendance extrême à une technologie dont la défaillance nous confronte au désarroi et à l'impuissance.

De leur côté, les réseaux sociaux, les jeux vidéo, nous font connaître sous des identités partielles, des avatars, qui interagissent avec d'autres avatars, constituant un autre espace de notre sociabilité. Les applications sur les portables nous donnent accès individuellement à des outils gérés par quelques majors du « net » (Facebook, Google, Amazon, Microsoft,...) qui nous attribuent des identités commerciales et nous intègrent à notre insu dans des groupes soumis aux techniques de la communication et du marketing. Comme le souligne D. Cardon (2015), le monde « rêvé » par les algorithmes est un monde mesurable en tout ; les « indicateurs » statistiques prennent une place centrale dans les techniques de gouvernement et les décisions politiques. Mais ces indicateurs n'ont pas seulement pour objet d'approcher la réalité des faits sociaux et économiques, mais aussi, voire surtout, d'induire des comportements ou de les transformer. Face à l'accélération de la numérisation produisant un déluge de données et de chiffres qui en soi ne veulent rien dire, la question de leur traitement, et donc de la construction de sens, est centrale : *« chaque jour, 3,3 milliards de requêtes sont effectuées sur les 30.000 milliards de pages indexées par Google ... 144 milliards d'e-mails sont échangés par 3 milliards d'internautes ... »*. C'est donc à cela que servent les algorithmes, séries d'instructions de traitement de données calculant des résultats. Les modalités de construction de ces algorithmes prennent une importance croissante dans la construction de la perception de la réalité sociale. Pour sortir du sentiment d'impuissance que cette prise de conscience génère *« il est nécessaire, écrit Cardon, d'entrer dans les calculs ... il faut commencer par allonger les algorithmes sur le divan et entendre la variété de leurs désirs » ... « le développement d'une éducation et d'une culture partagées des algorithmes devrait nous aider à décoder et interpréter la manière dont ils façonnent nos représentations »*.

Cette nécessité de dispenser précocement un enseignement technologique, ainsi que d'intégrer une formation plus approfondie sur ce plan dans les cursus généraux, rencontre une proposition centrale qu'avancait déjà G. Simondon (1958) au milieu du siècle dernier, afin que l'homme de la démocratie soit en mesure de comprendre suffisamment ce qui sous-tend l'évolution de nos sociétés, pour disposer des moyens et des outils pour en rester partie prenante.

Le point que je voudrais souligner pour mon propos, c'est l'effet de désagrégation individuelle et collective induits par les algorithmes, les éléments de « profils de consommateurs » (dans lesquels il faut inclure les « djihadistes ») se trouvant réagregés en référence à des identités ou des appartenances virtuelles, mais qui tendent à s'imposer aux sujets et aux collectifs en accentuant leur fractionnement : « *Les nouvelles techniques de calcul ..., à la différence des mesures d'audience ou d'autorité, ... ne cherchent pas à ramener l'individu vers le centre de la société et sa moyenne normée ...* » (Cardon, 2015).

L'ensemble de ces évolutions nous oblige à prendre en compte une réalité longtemps occultée et aujourd'hui encore partiellement déniée, notamment du fait de l'hégémonie d'une pensée scientifique objectivante : celle que l'enveloppe de l'humain n'est réductible ni à l'enveloppe corporelle, ni aux groupes constitués par des humains, ni aux institutions humaines, mais s'étend à l'ensemble de l'environnement animé et inanimé.

De ce fait, les développements technologiques majeurs et la destruction de notre écosystème nous confrontent à la représentation d'enveloppes de l'humain qui apparaissent comme discontinues, trouées - ce qu'elles sont par nature, mais que la relative stabilité spatio-temporelle des individus, de leurs groupes d'appartenances, de leurs repères culturels et institutionnels a permis d'occulter jusqu'aux dernières décennies du vingtième siècle-.

L'élaboration de cette dissémination constitutive de l'humain dont nous mesurons de mieux en mieux l'ampleur – du fait, en résumé, de la conjonction des mouvements d'individualisation et de globalisation - suppose un travail psychique collectif considérable. Elle implique une transformation des appartenances groupales permettant d'intégrer des identités plurielles ; la possibilité d'établir une continuité de soi dans une pluralité de mondes reliés par des processus technologiques qui sont, comme l'a souligné R. Kaës (2012), des processus sans sujet ; la pleine reconnaissance de ce que des parts importantes de notre identité se situent « hors de nous », déposées dans notre environnement ; et, pour cela, le développement d'outils conceptuels pour penser cette dissémination, qui vient heurter de plein fouet les dogmes de l'opposition sujet/objet, moi/non-moi, dedans/dehors, fondements de la rationalité occidentale depuis Descartes. Quelle est donc la nature de ces parts de nous qui se trouvent déposées « hors de nous », non pas seulement dans nos relations avec d'autres humains, mais dans les fonctionnements sociaux et dans notre environnement ?

Le psychanalyste argentin José Bleger avait théorisé, dans les années 1960, le fait que les parts indifférenciées – qu’il appelait « synchroniques » - de notre être étaient immobilisées dans notre environnement familial, et il a appliqué cette notion au cadre des dispositifs analysants. Chaque rupture, ou menace de rupture, de ce cadre remobilise ces parts indifférenciées, et suscite des angoisses catastrophiques.

La crise de l'écosystème humain

Lorsque notre environnement technique nous « lâche », l’angoisse que nous ressentons est de cet ordre. Il en va de même de la crise climatique. C’est probablement un des facteurs majeurs de l’insécurité actuelle, qui ne fera que croître à l’avenir (Magnat, 2016).

Cela nous ramène à la fin des années 1960, voici plus d’un demi-siècle, lorsque Harold Searles publiait son premier livre, *L’environnement non humain* (1960), alors qu’il travaillait depuis plus de dix ans avec des patients schizophrènes hospitalisés à Chestnut Lodge. « *La thèse de ce livre, écrivait-il, est que l’élément non humain de l’environnement de l’homme forme l’un des constituants les plus fondamentaux de la vie psychique* ».

Dès cette époque, Searles établissait un lien entre cette prise de conscience et les premiers avertissements relatifs à la crise écologique, « *la plus grave menace à laquelle l’humanité ait eu, collectivement, à faire face* » disait-il, dépassant celle de la guerre nucléaire qui était alors au centre des préoccupations relatives au destin de l’humanité.

Pour Searles, il fallait « *élargir considérablement l’idée que nous nous faisons de ce qu’est un être humain* ». Non seulement « *l’être humain est une entité dont les identifications au non humain revêtent une importance énorme* », mais, au-delà, il relevait l’impossibilité même d’isoler ce qu’on pourrait appeler une enveloppe humaine, et donc aussi un « dehors » et un « dedans ».

Une telle formulation permet de comprendre que ce sont chez les enfants, les adolescents, les familles, pour lesquels les premières différenciations dedans-dehors sont les moins intégrées, que l’accroissement de la perception de la dissémination entre le plus en résonance avec des dimensions psychopathologiques.

En particulier, des angoisses très primitives, que Searles a observées au cours des traitements psychothérapeutiques en institution de

patients schizophrènes, sont liées soit à la perte d'éléments de cet environnement qui sont des parties de soi, soit au contraire à l'envahissement par ces éléments de l'environnement aboutissant à une dissolution du sentiment d'exister. La défense la plus radicale contre ces angoisses consiste alors en un clivage humain/non humain, tant aux niveaux individuel que groupal et social.

Searles terminait son livre en souhaitant que les psychanalystes se saisissent de ces questions. On peut constater que tout ou presque reste à faire dans ce domaine ...

C. L'(in)intelligibilité

La difficulté de reconstruire constamment une intelligibilité du monde tel qu'il évolue est donc liée à l'accélération et à la dissémination.

Il y a moins de repères stables, durables et simples ; la transmission transgénérationnelle est plus complexe, les savoirs se modifient trop vite, et les jeunes générations se les approprient de plus en plus tôt, souvent avant leurs parents, mais de manière peu intégrée dans une continuité historique et identificatoire, provoquant une « crise » du contrat narcissique.

La perception de la complexité est accrue du fait du bain continu d'informations qui nous parviennent par toutes sortes de canaux, sans cohérence ni organisation évidents, nous donnant un sentiment d'opacité et d'inintelligibilité de mouvements apparemment contradictoires, voire chaotiques, qui traduisent simplement le fait que font défaut les organisateurs, les filtres, les cadres de pensée pour organiser ces informations.

Le vécu collectif d'impuissance et de passivation des générations adultes face à l'évolution d'un monde marquée par la répétition de problèmes paraissant sans solutions, voire s'aggravant, crée un climat d'inquiétude, de perte de confiance, de pessimisme qui a des effets très négatifs sur les jeunes générations. Au lieu de se sentir plus libres, face à l'ouverture objective des « offres » du monde, beaucoup se sentent perdus, désorientés, doutant de leurs capacités propres. Au lieu de multiplier les expériences, nombre d'entre eux se replient sur ce qu'ils connaissent, dans un univers réduit à leur chambre et leurs écrans.

Cela favorise évidemment le développement défensif de croyances étayées sur des mouvements religieux et sectaires, ou encore la construction de systèmes délirants, le plus souvent instrumentalisés par des mouvements politiques difficilement identifiables (cf. les théories du complot). Tous ces systèmes sont alimentés par internet, dans la mesure où les géants de cette industrie ont mis en place des systèmes d'algorithmes qui non seulement classifient les consommateurs que nous sommes, mais encore leur envoient préférentiellement des informations sélectionnées en fonctions de leurs profils d'utilisateur, y compris dans les registres paranoïdes et paranoïaques.

Le sentiment de complexité est également renforcé par l'effacement d'une pensée politique, celle-ci se trouvant réduite à la gestion des effets destructeurs de la dérégulation induite par le capitalisme financier, et à la difficulté de recréer les conditions de possibilité de choix collectifs.

Le sens de la vie et de l'activité humaines se trouve également questionné par la prise de conscience croissante des effets majeurs de l'homme sur son environnement, déterminant des transformations non réversibles qui confronteront les générations qui nous suivent immédiatement à une précarisation de populations entières et à la disparition subie, de plus en plus rapide, de traditions et de pratiques qui constituaient des trames identitaires. Car, bien évidemment, ce n'est pas la nature en tant que telle qui est menacée, mais bien les ingrédients de l'écosystème humain.

Les psychanalystes se trouvent ainsi confrontés à la nécessité de prendre en compte l'impact de ces bouleversements qui affectent les dimensions métapsychiques de l'humain et transforment les niveaux trans-, inter et intrapsychiques.

Mais comment passer du niveau de l'analyse sociologique à celui d'une perspective clinique éclairée par la psychanalyse ? S'il est clair en effet que, comme tous les autres champs de connaissance, la psychanalyse a besoin, pour rester vivante, de faire évoluer ses modèles et ses pratiques au contact des évolutions sociales et de la transformation des savoirs, les voies qu'elle peut emprunter doivent rester congruentes avec sa méthode et son champ d'expérience propres.

II. Vers une topique des enveloppes et des configurations psychiques

Dans la deuxième partie de cet article, je voudrais introduire une conception « polytopique » du psychisme, envisagé comme un ensemble d'espaces organisés par des fonctionnements hétérogènes (les configurations psychiques), qui me semble offrir un cadre théorique heuristique pour penser les effets des transformations temporo-spatiales et de la dissémination du Soi auxquels nous confrontent les évolutions des écosystèmes humains.

Sur le plan thérapeutique d'autre part, une écoute clinique orientée vers ce qui entrave ou s'oppose aux passages entre différentes enveloppes et espaces psychiques d'une personne, d'une famille, d'un groupe ou d'une institution permet de relancer de l'associativité, la curiosité, la capacité d'appropriation subjective, la créativité, le potentiel anti-traumatique.

Nous percevons, éprouvons, pensons toujours dans un milieu, et ce milieu change constamment, avec bien entendu des régularités et des répétitions qui soutiennent le sentiment de continuité de notre existence. Ces fluctuations sont régies par des rythmes et par un ensemble d'« habitudes » individuelles et groupales qui constituent les mondes entre lesquels nous circulons tout au long de notre vie. Notre existence quotidienne est faite de ces passages d'un monde à l'autre, déterminant les configurations de notre fonctionnement psychique. Les « paramètres » psychosomatiques régissant ces milieux, ces mondes et ces configurations devraient être précisés. Le concept d'enveloppes psychiques, c'est-à-dire des modalités plurielles des différenciations dedans/dehors, en permet une première approche.

Elle se fonde notamment sur les travaux d'Anzieu, et dans le domaine de la psychologie du développement, de Bullinger (2007), mais aussi de D. Stern (1985), selon lesquels l'organisation psychique passe par l'investissement d'enveloppes/espaces, structurant la sensori-motricité, qui évoluent dans le temps, ne se remplacent pas mais coexistent, et sont activés selon des configurations différentes en fonction de nos états mentaux.

Penser en ces termes implique que les différenciations dedans/dehors ne sont pas univoques chez un individu, qu'elles ont une certaine fluidité et mobilité. Mon hypothèse complémentaire est que cette fluidité, qui serait un critère central de santé mentale, peut être variable, selon les individus mais aussi selon les états psychiques qu'ils traversent.

A partir du rapport de D. Cupa au CPLF 2016 et de l'atelier de discussion où j'ai présenté une communication prépubliée (Matot,

2016), j'ai souligné l'importance du traumatisme actuel (greffe rénale et perte du cadre contenant de la dialyse soutenant les dimensions de régression psychosomatique) et la question du contexte dans lequel s'inscrivait une thérapie analytique (dans ce cas, le « milieu » hospitalier d'un service de néphrologie), favorisant un pacte dénégatif au sein d'une enveloppe commune, jusqu'au moment où le développement de la relation transféro-contretransférentielle a permis de passer d'une « dialyse analytique » à un processus introjectif.

Cette perspective repose sur une conception du processus thérapeutique comme travail axé sur la mobilisation des passages entre différents niveaux d'enveloppes psychiques, qui constituent les « mondes » entre lesquels se déroule notre existence. J'ai repris dans un article à paraître (Matot, 2017) les grandes lignes de cette théorisation de ce que j'ai appelé « des transpositions topiques ». Elle part du concept de l'espace du Soi, conçu comme un ensemble de configurations « moi-environnement » issues des différentes différenciations – toujours partielles et incomplètes – de l'unité primitive « bébé-environnement » postulée notamment par Winnicott² (1952). Ces « configurations psychiques » sont constituées par un ensemble de fonctionnements psychosomatiques jouant le rôle d'« attracteurs »³ qui sont congruents avec des niveaux perceptivo-moteurs et de différenciation topique variés, au-delà des limites du corps propres. Ils incluent notamment ce que H. Searles (1960) appelait « l'environnement non humain », mais aussi l'enveloppe psychique groupale décrite par R. Kaës (1976), l'enveloppe sonore et olfactive décrite par D. Anzieu (1985), le « hors-soi » d'Aulagnier (1975) ou les enveloppes archaïques (« pellicule » et « membrane ») théorisées par D. Houzel (1987) à partir de sa clinique des psychoses autistiques.

Les passages entre ces différents niveaux – d'une configuration vers une autre – sollicitent des fonctionnements transitionnels - qui peuvent se trouver en échec. Les rapports entre ces enveloppes plurielles (impliquant des registres temporo-spatiaux hétérogènes),

² « *Le centre de gravité de l'être ne se constitue pas à partir de l'individu : il se trouve dans la structure environnement-individu* » (Winnicott, 1952)

³ dans la théorisation proposée par D. Houzel (1987), les « attracteurs » organisent des champs psychiques, dont l'auteur souligne que les enveloppes ne sont pas organisées selon les repères temporo-spatiaux de l'espace euclidien ; il rejoint en cela le propos de Bion (1965) selon lequel le champ des objets psychanalytiques ne peut pas être limité au modèle de l'espace euclidien, mais doit être conçu dans l'étendue d'une multidimensionnalité.

leurs zones de fragilité, de souplesse et de rigidité, définissent pour J. Guillaumin (1987) la topique et l'état fonctionnel du système.

Une telle perspective, qui postule l'existence, chez un même individu, d'une pluralité de niveaux de différenciation dedans/dehors, a des implications considérables sur le plan métapsychologique. En particulier, la topique Moi/Surmoi-idéal du moi/Ça ne peut plus être envisagée comme unitaire, mais doit se décliner comme des ensembles contenant-contenus organisés selon des configurations hétérogènes. Les distinctions entre clivages pathologiques et clivages fonctionnels (Bayle, 2012) s'inscrivent également dans une perspective très différente. Plutôt que de penser en termes de contradictions entre des parts clivées, il me semble plus utile d'envisager des positions topiques dont les suppléances se trouvent entravées. Ce qui entraîne le travail interprétatif non sur la confrontation des positions apparemment contradictoires, mais sur ce qui empêche de les situer à des niveaux de pensée et d'existence complémentaires.

De même, la question du rapport entre destructivité et créativité ne se pose plus de manière univoque, mais varie selon l'enveloppe psychique au sein de laquelle il est envisagé : ce qui apparaît comme destructivité dans une enveloppe organisée, par exemple, selon une configuration oedipienne, peut être vu comme porteur d'un potentiel de créativité dans une enveloppe de non-différenciation soi-environnement, modifiant dès lors considérablement l'axe interprétatif.

De l'espace transitionnel au réseau des phénomènes transitionnels

Ces translations d'un espace psychique à un autre qui caractérisent notre existence humaine, et leur plus ou moins grande fluidité, dépendent de la qualité de nos fonctionnements transitionnels. Rappelons à cet égard que Winnicott (1951) conçoit le travail de différenciation et de liaison des réalités internes et externes comme une tâche incessante⁴.

Si on accepte l'idée d'une pluralité d'espaces et d'enveloppes psychiques, et donc aussi d'une pluralité de configurations des différenciations dedans/dehors, entre lesquels s'opèrent

⁴ « ... cette tâche humaine incessante qui consiste à maintenir la réalité intérieure et la réalité extérieure distinctes et néanmoins étroitement reliées l'une à l'autre » (Winnicott, 1951)

constamment des transitions, tout au long de la vie psychique diurne et nocturne, on en vient à concevoir le « transitionnel » comme l'ensemble des processus de différenciation/non-différenciation qui sont sollicités pour rendre possibles ces transitions continues tout en évitant des angoisses catastrophiques de perte de contenants. Le « transitionnel » n'est plus envisagé comme un espace en soi, intermédiaire, situé pour chaque individu entre un dedans et un dehors stables, mais comme un ensemble de phénomènes de nature transitionnelle, assurant une fonction interstitielle entre une pluralité d'espaces dedans/dehors propres à chaque complexe individu-environnement.

Ainsi la topique dedans/dehors est-elle par essence mouvante, se traduisant par des passages continuels d'un « monde » à l'autre, d'une configuration psychique à une autre ; le travail de l'analyse doit être attentif à l'émergence de ces phénomènes transitionnels constitutifs d'une variété « infinissable » (pour reprendre l'expression de Guillaumin, 1987) d'« espaces » formant un réseau transitionnel. L'élaboration de ce qui fait obstacle au fonctionnement de ces passages, se traduisant par des paralysies de la transitionnalité et des impasses traumatiques de la symbolisation, constitue à mon sens le cœur du travail psychanalytique. C'est très évident dans les zones psychotiques, où une rigidification défensive limite de manière invalidante la mobilité des configurations psychiques, autorisant peu de jeu dans les aménagements des frontières dedans/dehors. Ces défenses éloignent le risque de rupture du sentiment d'exister, mais ont pour conséquence un appauvrissement du fonctionnement psychique laissant beaucoup de place aux versants destructeurs de la compulsion de répétition. Mais ce travail sur les configurations psychiques se retrouve, si l'on y porte attention, dans tout traitement psychanalytique, faisant porter l'essentiel du processus sur la mobilisation des enveloppes psychiques du patient et de l'analyste. Cette conception me semble proche du concept de césure introduit par Bion (1975). Cet article, un des derniers qu'il ait écrit, ouvre la possibilité de compréhensions diverses. C'est d'ailleurs, dans la lecture que j'en fais, l'objet même de ce texte. Bion utilise le concept de « clivage non pathologique » dans le chef de l'analyste lorsque celui-ci cherche à discerner, au sein de la personnalité « totale » d'un patient, différents vertex⁵. Il souligne en effet que *« ce qui rend difficile l'aventure analytique, c'est qu'une personnalité constamment changeante parle à une autre personnalité constamment changeante »*.

⁵ « En analyse, nous voyons une personnalité dans son entier qui, à un moment donné, a choisi, consciemment ou inconsciemment, une vision particulière ou un vertex particulier à partir duquel il voit les choses »

Mais il semble que la personnalité ne se développe pas comme un élastique que l'on étirerait. Elle ressemblerait plutôt à un oignon sur lequel se forment un grand nombre de peaux différentes. Ce point souligne l'importance du facteur de la césure, la nécessité de pénétrer un évènement tenu pour dramatique, tel que la naissance, ou une possibilité de succès, ou une dépression ... Nous avons affaire à une série de peaux qui ont été l'épiderme ou le conscient, mais qui sont maintenant des « associations libres » » (pp 250-251). Bion se demande ensuite comment traverser les différents types de césures rencontrées. Il ne donne pas de réponse à cette question, mais une allusion un peu sibylline aux « pensées transitoires » me permet de faire le lien avec mon hypothèse sur les fonctionnements transitionnels. « Les artistes, les musiciens, les scientifiques, les découvreurs », sont, écrit-il, des personnes particulièrement enclines à développer ce type de pensées, et « c'est pendant le transit, au cours du passage d'une position à une autre, que ces gens semblent être le plus vulnérables – comme, par exemple, pendant l'adolescence ou la période de latence » (p 256). L'analyste, écrit-il encore, procède par des « énoncés transitoires sur la voie de l'interprétation » (p 253-254). Il me semble que cette catégorie des pensées « transitoires » dont parle Bion fait partie du champ des phénomènes transitionnels décrit par Winnicott, sans qu'il le reconnaisse explicitement.

III. Ouverture vers une perspective psychanalytique sur le malêtre contemporain

Si nous concevons que l'ensemble de nos enveloppes/espaces psychiques individuels recouvrent la totalité des champs existentiels des individus, du corps propre à tous les êtres, choses, savoirs et institutions qui composent ce qui s'appréhende comme « environnement » et s'exprime comme vision du monde, nous disposons d'un modèle d'existence en réseau, dont chaque espace/enveloppe doit être reconnu dans sa spatialité, sa temporalité, sa différenciation dedans/dehors, avec les logiques qui en organisent la cohérence. Nous renonçons alors à l'idée d'une identité univoque au profit d'une modulation et d'une régulation entre des modes et des déplacements d'investissements inconscients de nos configurations psychiques, facilités par la qualité de fonctionnements transitionnels soutenant les « translations topiques ». Ces enveloppes/espaces individuels, familiaux, groupaux,

culturels, sont les éléments qui composent les systèmes politiques, religieux, économiques, techniques dans lesquels nous existons, mais que nous éprouvons comme étrangers, voire déréalisants, lorsque se perd le sentiment d' « appartenance » à ces systèmes où surviennent des changements catastrophiques parce qu'ils sont trop hétérogènes par rapport à nos identités les plus différenciées. Vue sous cet angle, l'inintelligibilité du monde résulte de la disparition ou de la défaillance d'un certain nombre d'enveloppes/espaces intermédiaires. Cette hypothèse s'appuie sur l'homologie, proposée par le philosophe G. Simondon (1958), entre les processus d'individuation des êtres humains et des êtres techniques d'une part, et ceux des sociétés humaines d'autre part, postulant une unité magique primitive se différenciant en champs techniques, religieux, esthétiques qui se complexifient et se réorganisent tout au long de l'évolution humaine pour aboutir à des constructions sociales complexes, dont l' « appropriabilité » individuelle dépend de la qualité des champs intermédiaires assurant la cohérence de l'ensemble.

Sur le plan de notre « vision du monde », nous n'envisagerons plus les évolutions comme formant un tout indissociable et donc impensable, mais nous chercherons à les identifier comme des évolutions de systèmes techniques, religieux, éthiques, ... qui à partir d'un certain degré de changements, deviennent instables et se réorganisent en produisant des nouveaux systèmes dont les effets mettent en tension différents espaces de notre existence humaine. Ce sont ces effets qu'il nous faut alors mettre en rapport avec les lieux et les configurations psychiques qui sont les plus affectés (ils se situent surtout, comme l'a postulé J. Bleger (1967), du côté de nos assises identitaires les moins différenciées) afin de contribuer au renforcement et à l'émergence de dispositifs transitionnels et de processus de régulation ou de médiation appropriés.

Jean-Paul Matot

95 avenue des Lilas

1410 Waterloo

Bibliographie

- Anzieu D. (1985) : *Le Moi-peau*. Paris, Dunod
- Bauman Z. (2005) : *La vie liquide*. Paris, Fayard, 2013
- Bayle G. (2012) : *Clivages*. Paris, PUF
- Benassayag M. (2015) : *Clinique du mal-être*. La Découverte, Paris
- Bion W.R. (1965). *Transformations : passage de l'apprentissage à la croissance*. Paris, PUF, 2002.
- Bion W.R. (1975). Césure. In *Entretiens psychanalytiques*. Paris, Gallimard, 1980.
- Bleger J. (1967) : *Symbiose et ambiguïté*, PUF, Paris, 1981
- Bullinger A. (2007) : *Le développement sensori-moteur de l'enfant et ses avatars – tome 1*. Ramonville St Agne, Erès
- Bullinger A. (2015) : *Le développement sensori-moteur de l'enfant et ses avatars – tome 2*. Ramonville St Agne, Erès
- Cardon D. (2015) : *A quoi rêvent les algorithmes*. Paris, Seuil
- Guillaumin J. (1987) : *Les enveloppes psychiques du psychanalyste. Quelques hypothèses pour une application de la théorie des enveloppes psychiques à l'étude du fonctionnement du psychanalyste* ; in : Anzieu D. et coll, *Les enveloppes psychiques*, Paris, Dunod,
- Houzel D. (1987) : *Le concept d'enveloppe psychique* ; in : Anzieu D. et coll, *Les enveloppes psychiques*, Paris, Dunod
- Kaës R. (1976) : *L'appareil psychique groupal*. Paris, Dunod, 2010
- Kaës R. (2012) : *Le Malêtre*. Paris, Dunod
- Leroi-Gourhan A. (1945), *Milieu et techniques*, Paris, Albin Michel, 1973
- Magenat L. (2016) : « *L'environnement non humain* » de Searles, revisité à la lumière de la théorie de la pensée de Bion et à l'ombre de la crise environnementale ; *Revue belge de psychanalyse*, 69 :113-128
- Matot J-P. (2013) : *Infinir l'adolescence*. *Revue Française de psychanalyse*, 2 : 459-473

- Matot J-P. (2016) : *Insuffisance du Moi, méconnaissance du Soi*.
Bulletin de la Société psychanalytique de Paris, 2016-2 : 121-127
- Matot J-P. (2016) : *Du Moi inconscient aux transpositions topiques*.
Revue Française de psychanalyse, 2016, 5 : 1354-1359
- Rosa H. (2012) : *Aliénation et accélération*. Paris, Editions La
Découverte, 2014
- Searles H. (1960) : *L'environnement non humain*. Gallimard, Paris,
1986
- Simondon G. (1958), *Du mode d'existence des objets techniques*,
Paris, Aubier, 1989
- Simondon G. (1958), *L'individuation à la lumière des notions de
forme et d'information*, Grenoble, Ed. Jérôme Millon, 2013
- Stern D. (1985) : *Le monde interpersonnel du nourrisson*. Paris, PUF,
1989
- Winnicott D.W. (1952) : *L'angoisse associée à l'insécurité* ; in : *De la
pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, Paris, 1969
- Winnicott D.W. (1951) : *Objets et phénomènes transitionnels. Une
étude de la première possession non-moi* : in *De la pédiatrie à la
psychanalyse*, Paris, Payot, 1969

Résumé :

La première partie de cet article propose une lecture des changements du monde sous-tendant le mal-être contemporain. Une seconde partie expose de manière synthétique les prémisses d'un modèle du fonctionnement psychique conçu comme réseau d'espaces/enveloppes psychiques relevant de niveaux variés d'indifférenciation/différenciation, reliés par des fonctionnements transitionnels spécifiques à chaque passage entre ces espaces. Une troisième partie, conclusive, ouvre une perspective analogique entre l'organisation des champs sociaux et cette conception du fonctionnement psychique.

Mots clés :

Transformations sociales – accélération – dissémination – inintelligibilité – espaces psychiques – configurations psychiques – phénomènes transitionnels - césures

Summary :

The first part of this paper offers a perspective about the transformations underlying the contemporary social malaise and suffering. A second part presents the main lines of a model of a psychic functioning conceived as a network of psychic spaces and envelopes related to various levels of differentiation/indifferentiation, connected by specific transitional functionings to enable the crossings between these spaces. A third part opens an analogic view between the organization of the social fields and this conceptualization of psychic functioning.

Keywords :

Social transformations - acceleration - scattering - unintelligibility - psychic spaces - psychic configurations - transitional phenomena – caesuras

Samenvatting :

Het eerste deel van deze artikel biedt een perspectief over de sociale transformaties die ten grondslag liggen aan de hedendaagse sociale onrust en lijden. De tweede deel stelt voor de hoofdleidingen van een model van psychisch functioneren als netwerk van psychische ruimtes/enveloppen die van verschillende niveaus van differentiatie/differentiatie bestaan. Deze ruimtes zijn verbonden door specifieke overgangs verschijnselen voor elke doorgang tussen elkaar. Een derde deel, de sluiting, opent een analoge perspectief tussen de organisatie van de sociale velden en deze opvatting van psychisch functioneren.

Trefwoorden :

Sociale transformaties - acceleratie - verstrooiing - onverstaanbaarheid
- psychische ruimtes - psychische configuraties - overgangs
verschijnselen - caesuras